Entretien avec Malika Hachid autour de l'ouvrage *Le Tassili des Ajjer*

Farida Aït Ferroukh

Passionnée par son métier, Malika Hachid est une des rares femmes préhistoriennes au Maghreb. Déjà au lycée, la hâte de commencer des études en préhistoire la poussait, après les cours, à se diriger au Musée du Bardo et au CRAPE (Centre de recherche en anthropologie, préhistoire et ethnologie) *Aux normes de l'Afrique. 50 000 ans avant les pyramides*. C'est là que, ému par la ténacité et la passion de la jeune-fille, le directeur du Centre, feu Mouloud Mammeri, lui confia l'inventaire du patrimoine du musée. On retrouve, à ce jour, son écriture sur des étiquettes identifiant les multiples pièces muséographiques.

Quadragénaire tenace et persévérante, au regard vif et alerte, M. Hachid a fait de la recherche scientifique sa raison de vivre et du Tassili sa maison pendant quelques années. Son choix n'est pas un hasard, ayant vécu, comme les enfants de l'époque, l'enfer de la guerre de libération dans sa Kabylie natale, des questions sur la guerre entre les hommes, le sens de la vie et de la mort l'ont traversée très tôt et l'ont amenée vers la préhistoire : « comme j'avais vécu le plus dur chez l'homme, j'avais tendance à chercher le meilleur en lui », s'explique t-elle. Et le meilleur pour elle, c'est la culture. À cela s'ajoute les interrogations de l'adolescence de type existentialiste : l'origine de l'homme et le sens de l'humanité.

Après le Sahara central où elle a commencé ses recherches, notre préhistorienne se consacre au Tassili (qui signifie en berbère « plateau »). Comme tout chercheur du terrain, Malika s'installe dans une hutte de fortune à Djanet où elle prépare, au quotidien, sa galette, trait sa chèvre qu'elle n'a pas souvent le temps de « sortir ». Écoutons la nous raconter le parcours d'une femme pas comme les autres dans une région belle et insolite !

Entretien avec Malika Hachid

FAF : Dans ton livre, tu parles de tes activités en tant que chercheur, mais tu évoques rarement ta fonction de directrice du Parc National du Tassili.

M.H : J'ai été sous-directrice ensuite directrice. Parce qu'en fait, c'est pas du tout ce que je voulais faire. Très sincèrement, je n'ai jamais été attirée par la gestion. Comme il n' y a pas assez de cadres, les chercheurs dans nos pays sont appelés à faire face à diverses responsabilités : la recherche, l'enseignement et la gestion. De plus, quand on est cinq ou six préhistoriens, pour toute l'Algérie, par exemple, y a tout à la fois à faire.

FAF : Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tant le passé de fonctionnaire de M. Hachid, mais le fait que tu ais été nommée à un poste qui t'a permis de faire des choses intéressantes, entre autres, continuer ta recherche, explorer le terrain, etc.

MH : Le siège du Parc venait d'être transféré à Djanet et les responsables qui tenaient le Parc n'ont pas voulu y aller, on a donc fait appel à nous. C'est comme ça que j'ai accepté d'être directrice du Parc, fonction qui n'était cependant pas de tout repos : la vie était très pénible. On a travaillé dans des conditions très dures dans un territoire qui est l'équivalent d'un pays et cela sans moyens : ni budget, ni véhicules... Il fallait tout faire. Par conséquent, la tâche et la responsabilité étaient énormes.

FAF : Si j'ai bien compris, outre cette responsabilité, tu t'occupais aussi des jeunes, du tourisme, tu faisais un peu le guide. Disons, tu étais un peu sur tous les fronts.

MH : Mon grand bonheur était d'être sur le terrain en permanence. D'abord, d'un point de vue de gestionnaire, parce que quand on gère un territoire de 114 000 km^2, il faut être partout. Il y a une

réglementation qui gère le parc, le siège est à Djanet, il faut aller vérifier si les brigades fonctionnent, quels sont leurs problèmes, comment se déroule la circulation touristique, mettre en place une infrastructure, veiller à ce que ça ne perturbe pas l'environnement et l'intégration des populations à l'intérieur de ce territoire, et cela, quotidiennement. Je faisais donc d'une pierre deux coups et combinais gestion et recherche. C'est aussi un travail harassant : on mange n'importe quoi, on dort à la belle étoile, on subit les températures les plus extrêmes et il ne faut surtout pas avoir mauvaise santé ou craindre quoi que ce soit. Nous avions des véhicules souvent en panne, certains trajets s'effectuaient parfois à pied, à dos de chameau, c'est un travail de spartiate, de pionnier aussi. Il fallait le faire. S'il y avait eu que la gestion, je ne serais pas intéressée, ça c'est sûr.

FAF : Tu es restée combien de temps ?

MH : de 1987 à 1991.

FAF : Tu es partie toute seule ?

MH : On m'a montré la porte bien sûr ! Il n' y a rien d'original, les victimes du système, y en a combien ? Je ne suis ni la première, ni la dernière. Quand on est face à certaines situations, la conscience vous commande de partir, c'est tout !

FAF : Tu es en Algérie ou exilée ?

MH : Je suis nulle part. J'aurai souhaité réellement rester à Djanet, au Tassili, et puis faire les déplacements nécessaires pour la recherche, la documentation... ça n'a pas été possible, donc, je suis un peu nomade. Là, je séjourne, là, j'ai un boulot, – j'essaie d'assurer l'alimentaire – là, je me déplace pour l'édition d'un livre, de sa promotion... puis repartir, parce qu'il faut faire un petit boulot, où qu'il soit, j'y vais, même si c'est en Australie...

FAF : Et le terrain, ça te manque ?

MH : C'est vrai ! Depuis que j'ai entamé l'édition de ce livre et de ceux à venir, j'ai pris un peu de distance. En fait, j'ai accumulé énormément de choses, parce que finalement, pendant 20 ans, je n'ai fait que du terrain. J'ai accumulé, de ce fait, recherche, connaissance, photos, réflexion, tout un questionnement. Et donc, quand j'ai présenté mon manuscrit à mon éditeur, dans l'heure qui suivait, il me dit qu'il y avait là matière pour quatre livres et non pour un seul.

FAF : Est-ce que tu es retournée au Tassili ?

MH : Oui, j'y suis retournée quand même. Il n' y a pas une coupure totale. Il y a l'Atlas saharien qui me manque beaucoup. Parce que j'ai fait un premier livre sur cette région *(El-Hadjra el-Mektouba)* pas du tout connu en Europe sinon des spécialistes, qui est quand même le résultat de sept ans de travail. Malheureusement, cet endroit est inaccessible pour des raisons sécuritaires.

FAF : Pour parler un peu de ton livre, il y est écrit, en guise de présentation, « c'est le premier ouvrage d'ensemble sur la région » moi, je dirais que c'est plus qu'un livre, c'est quasiment une encyclopédie !

MH : (Sourires) C'est ce que les gens me disent : « il y a tout ! »

C'est cette approche que j'ai quand je suis sur le terrain. Je déteste la spécialité, parce qu'elle devient parfois de l'intolérance. Quand je vais quelque part, je m'intéresse à la géologie, à l'atmosphère, je me documente ; je suis ouverte, tout m'intéresse ! Je n'aime pas le froid, mais si on me dit : « veux-tu aller voir le Groenland ? » je n'ai aucun *a priori* que ce soit j'y vais. Et au Tassili tout me passionne ! les petits oiseaux, les plantes, la préhistoire...

FAF : Justement, ton livre, par rapport à d'autres ouvrages sur la préhistoire trop techniques, a le mérite d'être clair et original, je dirais même qu'il est très vivant. C'est comme si tu étais une boîte vocale qui parle au lecteur, il n' y a plus de distance, on a l'impression qu'il y a conversation entre vous deux.

MH : Ça c'est volontaire. Je refuse la séparation qui est très souvent faite entre l'expression scientifique et profane. Si tout ce que j'ai appris ou ce que j'ai pu produire comme connaissance ne profite pas à mon environnement, à quoi ça me sert ? Surtout dans un pays comme l'Algérie où il faut absolument apporter le maximum de culture aux gens. Nous, nous avons souffert de la dépossession culturelle, de l'analphabétisme, des niveaux scolaires et universitaires très bas, c'est donc une responsabilité de transmettre la connaissance, c'est important !

Quand je suis au Tassili et qu'il y a autour de moi des jeunes qui visitent le petit musée et qui se posent plein de questions : « qu'est-ce que c'est que ces cailloux ? » « qu'est-ce que c'est que l'*homo habilis* ? » « ces peintures qui sont là sur le plateau, qui les a faites ? Pourquoi ? » Je ne vais quand même pas me comporter en scientifique pure et dure et dire à ces jeunes : « allez à l'université, vous apprendrez ». J'ai un devoir de culture, je dois leur apprendre tout ça, c'est pour ça que j'ai choisi une écriture simple à la fois professionnelle et personnelle. Elle est professionnelle, parce qu'elle répond aux critères de la profession c'est-à-dire une rigueur scientifique, des données, une synthèse de tous les travaux..., je suis universitaire, je ne peux y échapper... mais en même temps, je ne veux pas m'enfermer là-dedans. De la même manière que je raconte le terrain à ma mère, je me sens redevable vis-à-vis d'un peuple, d'un environnement.

FAF : Ton livre est truffé de clins d'œil, d'ironie, de provocation. On sent que l'auteur en a gros sur la patate et qu'il veut exploser.

MH : (Rires) Qui n'en a pas gros sur la patate ? D'ailleurs, être Algérien, c'est en avoir gros sur la patate. Quand on voit des sites qui se détruisent, l'absence de moyens, la méconnaissance, le mépris de la culture, les jeunes qui ont une ignorance totale de leurs origines et de leur identité... je pourrais citer des milliers d'exemples.

FAF : Combien de temps as-tu mis pour le finir ?

MH : C'est difficile. J'ai mis le pied la première fois au Tassili en 1974 et depuis, je n'ai pas arrêté de le sillonner dans tous les sens. Je dirais même avoir été dans des régions où personne n'est allée. Sans prétention, je crois, aujourd'hui, pouvoir dire que je suis parmi les rares personnes qui connaissent le mieux le Tassili. Pour moi, ça n'a pas été qu'une approche scientifique. Le Tassili a été mon lieu de vie, j'y ai des amis nomades, des sédentaires, des ksouriens, ils m'ont emmenée partout, je me suis déplacée, je suis passée dans les moindres recoins.

FAF : Ce qui frappe, c'est le ton provocateur, l'écriture dérangeante qui bouscule. On ne peut pas lire ton livre comme ça à la dilettante. Tu bouscules le lecteur, tu le malmènes, tu le fais sourire... Déjà le sous-titre *Aux sources de l'Afrique. 50 000 ans avant les pyramides* et puis dans le corps du texte, il y a ??? de passages comme « au moment où les têtes rondes peignent, l'Égypte n'existe pas encore ! »...

MH : (rires) Et toc !

FAF : Une pointe d'ironie quand, au lieu de l'expression consacrée « l'état actuel des connaissances », tu écris « l'état actuel de notre ignorance ».

MH : Vraiment, c'est très sincère ce que je dis. Je crois qu'on en est au B.A. BA de nos connaissances. A première vue, le livre peut être impressionnant en croyant qu'il contient une masse de choses, si tu voyais tout ce qui reste à faire ! Moi, j'aurai souhaité pas une Malika au Tassili où deux ou trois chercheurs mais des équipes entières sur des projets de recherche et sur des régions. Il aurait fallu, si on avait été dans un pays développé, des dizaines d'équipes ! Il y a combien d'équipes en Egypte ? Qu'est-ce que c'est que la Vallée du Nil ? il y a des équipes italiennes, autrichiennes, françaises, allemandes, grecques, américaines... tous les 30 m, il y a une équipe sans compter celles qui sont constituées de plusieurs pays, et avec ça on n'a pas fini de faire de l'égyptologie. Pourtant, c'est une science ancienne et on n'a pas fini de l'exploiter. C'est pour cette raison que j'ai écrit, à propos du Tassili « dans l'état actuel de notre ignorance ». Il y a énormément de choses à faire.

FAF : Dans ton livre, on sent un sentiment de révolte accompagné d'agacement, d'irritation. Il y a aussi de la passion et de l'émerveillement pour ton objet de recherche. Selon la traditionnelle dichotomie scientifique, la subjectivité que tu assumes pleinement accompagne une objectivité certaine !

MH : Oui, je revendique le droit, en tant que scientifique, de faire passer une histoire sensitive, c'est ce que j'ai mis dans l'introduction : j'ai prévenu mon lecteur, notamment spécialiste, que je ne peux pas faire de l'histoire purement professionnelle, qu'elle contient une dimension sensitive qu'on ne peut pas évacuer. Quand un archéologue est sur le terrain et qu'il étudie la religion des hommes préhistoriques, comment peut-il observer froidement la paroi qui raconte un mythe ? Comment va t-il contenir son émotion vis-à-vis de la beauté de l'image, de la force de l'expression et du symbole ?

La moindre des choses c'est déjà l'admiration que l'on a parce que c'est un art. Moi, je ne me gêne

pas pour l'exprimer et quand je découvre un crapaud et que je suis toute émue, parce que je ne savais pas que cette espèce existait, je le note.

Je sais que les scientifiques purs et durs n'aiment pas cette démarche mais moi je la revendique et continuerai de la revendiquer, dans la mesure où l'aspect scientifique est respecté. Le lecteur peut très bien faire la part des choses et dire : « voilà ce qu'elle apporte sur le plan des connaissances et voilà sa part d'intervention sur un plan personnel ! » c'est à prendre ou à laisser, il n'est pas obligé d'être ému comme moi. Mais moi, je ne conçois pas une histoire qui ne va pas à l'homme.

FAF : Parfois tu es même excédée, tu as écrit, à juste titre, « si on n'hésite pas à plonger dans la mer pour travailler dans la grotte Cosquer pourquoi pas les sables du Tassili ? » Ce qui rejoint un peu ce que tu disais tout à l'heure sur l'Égypte : si la Vallée du Nil toute petite mobilise tant d'équipes, *a fortiori* le Tassili qui est l'équivalent d'un pays au niveau de la superficie. En somme, sans la nommer, tu dis pourquoi pas la tassilologie ?

MH : (Sourire). Oui, absolument !

En fait, ça veut dire qu'il reste beaucoup à faire ! On a à peine entamé, par rapport aux pays européens, la préhistoire des pays d'Afrique du Nord. Et j'espère, d'ailleurs, que mon livre va provoquer un intéressement, des vocations !

FAF : Je crois que l'une des raisons de ta révolte d'ailleurs, c'est l'injustice réservée à l'égard de l'informateur dans les sciences humaines et sociales : des chercheurs publient des livres et évacuent souvent leurs sources d'informations. Tu donnes l'exemple de Jebrine ag Mohammed à qui tu confères le statut d'auteur. Tu poses là un problème épistémologique et déontologique.

MH : Jebrine aurait été directeur de recherche au CNRS ou maître de conférences dans son domaine ! Il a transmis toutes ses connaissances, mais il n'a bénéficié ni de publication, ni de droits d'auteur, qu'il s'agisse d'équipes scientifiques, de militaires qui avaient besoin de lui pour faire des cartes. Quels que soient les spécialistes qui se sont adressé à lui, il a répondu présent. C'est cette philosophie que j'adopte moi : quand on a des connaissances, on doit les transmettre. Jebrine connaissait tout du Tassili, c'était sa région natale : de l'environnement, des plantes, des animaux, de l'histoire, de tout.

FAF : Il n'a pas eu de successeur.

MH : Il a des fils auxquels il a transmis une partie de son savoir, mais il reste lui, une des encyclopédies du lieu parce qu'il y a d'autres personnes dans d'autres régions. Je cite le cas de Jebrine pour le Tassili, mais partout dans le Sahara, on rencontre des savants, c'est comme les griots. Ce sont des gens qui ont une parfaite connaissance de leur milieu et de leur société ? Et je ne vois pas pourquoi ils sont considérés comme de simples guides dont on ne donne que le prénom : Ahmed, Mohammed... mais pas le nom de famille, ni de la tribu. Ce sont des personnes qui méritent le statut de chercheur au même titre que nous. C'est pour ça que je lui ai consacré tout un chapitre. Algériens et étrangers d'aujourd'hui devraient lui rendre hommage et je demande à ce que son nom soit scellé sur une paroi du Tassili : « Ici, a vécu... » c'est un héros !

FAF : Le moment le plus émouvant justement, c'est la rencontre de Lhote et de Jebrine je crois qu'il y a pas mal de lectures qu'on peut en faire.

MH : Bien sûr ! Libre au lecteur de comprendre ! C'est une chose que je n'ai jamais racontée. Je l'ai mise là-dedans, parce que moi, je vois l'histoire autrement. Y a eu une histoire coloniale, ensuite y a eu une histoire toujours européenne mais pas coloniale, une approche subjective, politisée des choses. Moi, nord-africaine, je ne supporte pas que l'on fasse de l'écriture nord-sud et que, à l'intérieur même de l'historiographie du nord, soit toujours mises en doute, ignorées, niées les recherches émanant du sud. Le dialogue nord-sud n'est pas qu'une idée d'ordre idéologique et politique, il y a une écriture de l'histoire de type nord-sud et parfois elle est inconsciente. Par exemple, partout, l'ancienneté de l'art préhistorique est lié à l'homo-sapiens, mais dès qu'il s'agit de l'Afrique, on considère que c'est le dernier des derniers, que son expression symbolique est inférieur etc. Il y a des chercheurs et de grandes maisons d'édition françaises qui continuent de publier ça !

FAF : C'est pour ça que tu t'insurges ?

MH : Oui, je ne vois pas pourquoi tout ce qui est africain et nord-africain devrait être postérieur

chronologiquement, éternellement en retard. Pourquoi n'aurait-on pas contribué à la civilisation de la Méditerranée, de l'Afrique ?

FAF : D'ailleurs, tu as donné l'exemple très parlant de Picasso qui a saisi le sens de l'art africain en un clin d'œil et l'a réintroduit dans sa peinture. Il a réussi, avec ça, à donner un formidable élan à l'art occidental.

MH : Absolument. Quand je dis que dans l'art préhistorique du Sahara central, il y a des mythes et des symboles qui ont inspiré le panthéon égyptien, je sais de quoi je parle ! Ce fameux panthéon égyptien avec les Anubis et les Isis et les Ahbar, ces personnages à tête animale. Ce sont des personnages qui sont des supports de divinités, de croyances, de mythes. Mais quand on prend un personnage à tête de chacal au Tassili dans le Messak, c'est le futur Aliubi en Égypte. Je ne dis pas qu'il y a un lien direct, et je ne m'avancerai pas jusque-là, ça serait maladroit, mais je dis qu'il y a un fonds paléo-berbère africain, un fonds religieux, culturel, civilisationnel qui, y a plus de 10 000 ans s'est mis en place et a ensuite rayonné sur des régions périphériques sur l'Afrique saharienne et sub-saharienne et sur l'est vers l'Égypte. Je renverse la vapeur, c'est-à-dire que l'Égypte qui est donnée comme mère de toutes les religions a repris énormément de choses qui sont apparues bien avant au Sahara central. Cela dit, il faut en préciser les modalités par interprétation, par diffusion et retour par influence, ça c'est ce que la science doit continuer de prouver. Lorsqu'il y aura des équipes de recherches et plein de publications, on saura que sur tel plan, ça s'est fait est-ouest à telle période et que c'est revenu à telle autre etc. Les modalités, il faut les préciser, mais il est indéniable qu'il y a deux idées maîtresses en fait dans mon livre. Le Proche-Orient a toujours été donné comme le foyer civilisationnel de la Méditerranée vers 15 000-10 000 av. J.-C., or, il se trouve qu'il ne fut pas le seul. Au même moment, au Sahara central, des hommes ont inventé la poterie, ont domestiqué les animaux, ont inventé l'art, ont contribué à la fameuse révolution néolithique qui va jeter les fondements de la civilisation moderne. Pour me résumer, il y avait deux foyers civilisationnels à peu près à la même date : première correction de l'histoire. Seconde correction : le Sahara central, alors que l'on imaginait des rapports est / Sahara, certains historiens ont prétendu qu'on venait du Proche-Orient, moi, je dis que non.

L'art n'est qu'un support de l'expression idéologique et religieuse du mythe, du symbole, d'une société. C'est dans ce sens-là que l'art m'intéresse. Ce n'est pas en tant qu'art figuratif, je ne suis d'ailleurs pas très connaisseur, je ne peux pas faire une appréciation de type critique. Pour moi, l'art est un outil et je fais une analyse de type anthropologique, paléo-anthropologique, si tu veux.

Donc, cet art possède déjà des expressions symboliques très fortes. Il y avait également des religions très élaborées. Il y a plus de 10 000 ans, ce sont ces hommes qu'on qualifie de primitifs qui vont inspirer le Panthéon égyptien, la trentaine de divinités qui sont d'ailleurs magnifiques – l'égyptologie a été ma première passion, mon premier amour a été Ramsès II donc, j'ai une passion énorme pour l'Égypte et l'égyptologie, mais j'essaie de rétablir un peu les choses. Le Sahara central est donné comme lieu de civilisation, mais isolé, postérieur, et c'est pas bien et pas vrai. Des gens m'on dit : « tu es une adepte de Cheikh Anta Diop ! » J'ai dit : « oui, si vous voulez, un peu ! Un peu dans la mesure où je rétablis l'apport de l'Afrique à la civilisation et de l'Afrique et de la Méditerranée. »

En même temps, je ne veux pas être excessive, parce que Cheikh Anta Diop a dit que les racines de la civilisation égyptienne étaient noires, elles ne sont pas que noires, on le sait.

FAF : Tu le dis très bien vers la fin de l'ouvrage surtout en conclusion.

MH : Je crois qu'il faut rester objectif, être à l'aise vis-à-vis de son identité, si des Chinois ont participé à la civilisation égyptienne, il faut le dire tout simplement. Notre rôle de chercheurs, c'est de dépassionner et d'aller à l'encontre des idéologies existantes sur des bases scientifiques.

FAF : Je crois que ton livre bouscule non seulement le lecteur, mais aussi les idées reçues, figées. Par exemple, au niveau conceptuel, ce que les chercheurs prennent pour acquis, toi, tu le remets en cause et réfutes la fameuse maxime « ça a droit de cité ». Tu te permets par exemple, de remplacer « primitif » par « premier », « négresse », pareil, tu t'expliques d'ailleurs sur le mot.

MH : Il y a beaucoup à réécrire.

FAF : Une chose est sûre c'est qu'on ne sort pas de ton livre comme on y est entré. En le fermant, on

a ce sentiment équivoque d'avoir beaucoup appris et en même temps on ne veut pas en rester là : on a envie d'en savoir plus. Je suis sûre que ton ouvrage va déclencher des vocations.

MH : Je l'espère !

FAF : Ce qui est formidable aussi c'est qu'après avoir lu ton livre on n'a plus le même regard sur ce dont il est question. Notre regard se retrouve changé si tu veux, et je crois que tu as réussi là à faire passer – c'est mon sentiment – ce recueillement, cette sérénité que le désert impose et surtout le bouleversement qu'il provoque. Moi-même, je ne suis jamais allée au Tassili, grâce à ton ouvrage c'est comme si j'y étais, en même temps, j'ai plus que jamais envie d'y aller.

MH : Alors, j'ai atteint mon but !

FAF : Je ne crois pas être la seule à le ressentir.

MH : J'ai atteint mon but.

FAF : Quand je prends ton livre, je le fais avec beaucoup de précaution et de déférence comme si j'entrais dans le temple du Tassili !

MH : (rires)

FAF : C'es vrai !

MH : C'est ça le Sahara ! C'est une maison de sagesse. Quand on entre là-dedans, c'est pour aller à l'essentiel et c'est pour aller vers le meilleur de l'homme ! Quand on y va, d'abord il y a un tel dénuement, il y a un tel pouvoir de la nature, on doit s'en contenter et on s'aperçoit en fait que c'est tout. On n'a pas besoin d'autre chose, ça suffit ! Tout le reste est distraction et divertissement, ça peut-être un plaisir en plus, je ne veux pas dire qu'il faut stoïquement vivre l'essentiel, on peut vivre aussi autre chose par ailleurs. J'apprécie d'être à Paris et de voir autre chose que le désert, je ne suis pas mystique... il est important de ne jamais perdre la distance à l'essentiel, parce que c'est un point d'équilibre qui te rattrape à chaque fois que ça va mal ; et c'est un peu comme quand on sait que pour avoir l'équilibre, il faut avoir un point fixe. Si on se met à trembler, on n'a pas de point fixe et on tombe.

C'est un peu ça, le désert est un point d'équilibre, il rappelle sans cesse à l'essentiel, toujours. Donc quand on est en rapport avec le désert, on apprend à éliminer en soi ce qui est important, superficiel, à localiser ce qui est important, indispensable pour l'humanité et pour l'homme.

Moi, je suis de ceux qui disent : la coupure avec la nature a précipité les problèmes mondiaux. Dès que l'homme préhistorique a versé dans la production et ensuite dans la consommation et la surconsommation, ça a été une catastrophe. Quand on détruit des forêts entières, quand on pollue sans cesse, ce n'est pas possible, y a un retour, c'est comme un boomerang qu'on lance et qui revient. Le rapport à la nature, et à l'intérieur, il y a la relation à l'Autre, est équilibrant. Or, ces sources d'équilibre ont disparu dans nos sociétés. Quand on ne voit pas le ciel toute l'année, comment peut-on être équilibré ? L'homme a perdu le rythme de la nature, il s'est perdu.

FAF : D'ailleurs, tu le résumes très bien par une citation d'un chef indien dwamish que tu as mis en exergue : « La Terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la Terre » (1856).

MH : Voilà ! Et pour moi, ce sont des repères indispensables. Quand je m'éloigne un peu, c'est-à-dire que quand je suis à Paris, je marche la tête en l'air, j'ai besoin de voir le ciel. Même s'il n'y a pas de soleil et que c'est l'hiver, c'est la première chose que je fais, c'est mon retour au désert. Parce que je sais que cette dose de ciel va être bénéfique pour moi dans la journée. Si je traverse un parc, je vais m'arrêter, je vais manger mon sandwich au froid, à 2 degrés, parce que j'ai besoin de voir un arbre, de la verdure autour...

F. Aït Ferroukh